

L'écho



de l'étroit chemin

N°01 - septembre 2011

JOURNAL TRIMESTRIEL EN LIGNE
DE L'ASSOCIATION FRANCOPHONE POUR LES AUTEURS DE HAÏBUN
A.F.A.H.

L'étroit chemin

<http://letroitchemin.wifeo.com/>

ÉDITO

Si la création poétique est ancienne au Japon, elle commence à être fixée par écrit au cours de la période Nara (710-794 ou, pour certains historiens, jusqu'en 784 seulement, date à laquelle Nara cessa d'être la capitale du Japon). Elle apparaît au début du 8^e siècle,

dans le *Kojiki*¹ (*Chronique des faits anciens*) - récits du conteur Hieda no Arei transcrits par Ô no Yasumaro - et le *Nihon Shoki* (*Chroniques du Japon*), aussi appelé *Nihongi*, qui le complète huit ans plus tard.²

Ainsi, la présence de poésie dans des textes en prose remonte à fort loin.

Hisayoshi NAGASHIMA, dans sa préface au recueil de Jehanne Grandjean, *SAKURA (Jonchée de Tankas)*³, précise :

« On relève des Tankas dans deux ouvrages de l'histoire du Japon appelés respectivement *Kojiki* (712) et *Nihonshoki* (720) ; l'un est écrit en japonais, l'autre en chinois. »

Le *Kojiki* est tenu pour le plus ancien livre du Japon.

Dès le 10^e siècle, éclosent des compositions. Ce sont en général des notes de voyage datées, des relations d'expériences personnelles émaillées de nombreux poèmes commentés par une narration en prose. Signalons, en 935, l'existence du *Tosa nikki (Journal de Tosa)*⁴ qui introduit ce genre nouveau, prospère ensuite pendant toute la période du Japon ancien, notamment auprès des femmes de bonne condition : au 11^e siècle, apparaissent les *Journaux des Dames de Cour du Japon ancien*⁵, écrits extrêmement raffinés, mêlant prose et tankas (*waka* à cette époque), dus principalement à la poétesse Murasaki Shikibu, auteure en particulier du chef-d'œuvre *Le Dit du Genji*.

Le *haibun* n'arrive qu'au 17^e siècle. Il s'agit d'une prose ponctuée de quelques *haïkus* (nommés alors *hokku*). Le genre est inauguré par Bashô, dont le récit poétique *Oku no hoso-michi* (traduction de René Sieffert : *La sente étroite du Bout-du-Monde* ; traduction d'Alain Walter : *l'étroit chemin du fond*) offre la forme d'un journal

¹ Source : *Encyclopédie Universalis* ;

² Source : *Encyclopédie Universalis* ;

³ GRANDJEAN, Jehanne : *SAKURA (Jonchée de tankas)*, préface et illustration de Hisayoshi NAGASHIMA, fondateur de l'Ecole internationale du tanka, éd. Gerbert, 1954.

⁴ Ki no Tsurayuki : *Le journal de Tosa* ; trad. par René Sieffert, éd. POF, 1993.

⁵ Murasaki Shikibu / Izumi Shikibu / Sarashina : *Journaux des Dames de Cour du Japon Ancien*, éd. Philippe Picquier, 1998.

de voyage : les tercets, liés par la narration poétique, condensent des moments intenses qui subliment le réel, tout en développant une esthétique « de l'invariant et du fluctuant », selon la formule de Bashô. Une dynamique poétique qui, prenant appui sur le monde réel, met constamment en relation l'immuable et l'éphémère.

Ce n'est qu'au 20^e siècle, vers les années 1950, que le haïbun émergera à nouveau, dans la sphère anglo-saxonne. Et il sera plus tardif en Europe où sa progression demeure encore relativement lente. Dans la francophonie, le site 575 de Serge Tomé, consacré au haïku, a été pionnier en la matière. En effet, Meriem Fresson l'a pourvu, en 2007, de la section 575 haïbun qui a pris, en 2010, la forme d'un blog dédié au haïbun et avec lequel l'A.F.A.H. fonctionne étroitement :

<http://www.575haibun.org/>

Ploc, la revue du haïku de l'Association pour la promotion du haïku (A.P.H.), dirigée par Dominique Chipot, réserve également, depuis fin 2008, une place de choix au haïbun, dans la rubrique tour à tour animée par Sam Cannarozzi, Francis Tugayé et Olivier Walter.

Du côté anglo-saxon, le tanka-prose peut côtoyer couramment le haïbun. Ce phénomène est plus rare en francophonie. Si les deux genres entremêlent prose et poésie, le premier s'enrichit de tankas, comme son nom l'indique, le second de haïkus, d'où également sa désignation : *haï* provient de la première partie du mot *haïkaï* et *bun* renvoie à une composition littéraire. Retenons que le haïbun et le tanka-prose ne présentent pas les mêmes caractéristiques, chacun offrant les siennes propres. L'A.F.A.H. reste ouverte à la lecture et à l'examen du tanka-prose, bien qu'elle n'en ait pas retenu dans ce numéro. Les deux genres feront l'objet d'une étude comparative dans un prochain numéro de *l'écho de l'étroit chemin*.

Pour ce N° 1, le comité de lecture a reçu 24 textes dont 16 haïbuns et 1 tanka-prose sur le thème « Portes et fenêtres » et 6 haïbuns et 1 tanka-prose en thème libre.

Le Comité de lecture a sélectionné en tout 4 haïbuns...

Des portes et des fenêtres d'inspirations différentes, allant de la misérable brèche, momentanément opérée dans un quotidien pesant, aux battants largement ouverts sur un monde de profusion et d'extase, en passant par « la fente obscure » sourde à toute injonction ou les voies imprévisibles des réminiscences.

Dévoilant de secrets replis ou laissant pénétrer une luxuriante nature, toutes participent de la mémoire, individuelle ou collective.

Déclinés au passé, au présent, au futur même, les compositions publiées ont sans doute quelque chose à voir avec cette « dimension d'intemporalité » à laquelle Olivier Walter fait allusion plus bas dans son article consacré au haïbun.

L'équipe de rédaction de l'A.F.A.H. est heureuse d'éditer ce premier numéro en ligne de *l'écho de l'étroit chemin*, journal trimestriel destiné à informer sur le haïbun, tout en offrant à des auteur.es l'opportunité d'être publié.es.

Vous en souhaitant bonne lecture...

Danièle Duteil

SOMMAIRE

Pourquoi l'A.F.A.H. ? Gérard Dumon et Danièle Duteil	p. 5
Le haïbun : Olivier Walter	p. 9
Qu'est-ce qu'un haïbun : Monique MÉRABET	p. 12
Autres participations	p. 15
Sélection haïbun	p. 15
<i>La petite fenêtre de Bazincourt</i> , par M. Coudert	p. 15
<i>Couchant</i> , par C. Gardien	p. 18
<i>Fenêtre sur mer</i> , par A. Marsallon	p. 21
<i>Printemps pour mon île</i> , par M. MÉRABET	p. 22
Coup de cœur : Gérard Dumon	p. 24
Le camp haïbun de Baie-Comeau : Meriem Fresson	p. 26
Annonces : livres, concours, appels à textes	p. 29
Adhésion :	p. 32

Pourquoi l'A.F.A.H. ?

Par Gérard Dumon et Danièle Duteil

Le haïbun francophone est en constante progression, grâce notamment aux personnes citées précédemment qui lui ont réservé un espace d'expression sur leurs sites ou blogs. Il manquait cependant une association qui lui soit entièrement dédiée. « Un manque à

comblent », telle fut la conclusion à laquelle nous sommes parvenus, en octobre 2010.

Meriem n'étant pas suffisamment disponible pour se lancer dans la création de l'Association, pas plus que pour endosser la présidence, l'A.F.A.H., Association Francophone pour les Auteurs de Haïbun, *L'Étroit chemin*, (association de type loi 1901) a été finalement fondée par Gérard Dumon et Danièle Duteil en février 2011.

Composition du Bureau

Danièle Duteil : Présidente
Gérard Dumon : Trésorier
Michel Duteil : Secrétaire

Membres du CA

Meriem Fresson
Olivier Walter

Rédaction

Composée de quatre membres permanents :
Gérard Dumon, Danièle Duteil, Meriem Fresson et Olivier Walter.

Ouverte aussi à toute personne qui souhaiterait, ponctuellement, lui communiquer un article ou une information en rapport avec le haïbun.

Gérard DUMON

A fait carrière dans le domaine socio-culturel ;
s'est largement consacré à la mise en scène théâtrale ;
Passionné de haïkus, il est membre de l'A.F.H. depuis 2006 ;
Participe à plusieurs revues sur le haïku ou sur la poésie en général ;

Dernière parution : *Derrière les hirondelles*, recueil de haïkus et senryûs co-écrit avec Danièle Duteil, A.F.H., 2010.

Danièle DUTEIL

Professeur de Lettres modernes ;
Diplômée en techniques de documentation ;
Membre du Comité de rédaction de la revue *Gong*, dirigée par
Jean Antonini, de l'A.F.H. ;
Co-organisatrice du Festival A.F.H. 2010 à Lyon ;
Auteure de recensions de recueils de tankas pour *La revue du tanka
francophone* (dirigée par Patrick Simon) ;
Auteure de haïkus, haïbuns, tankas : recueils individuels et collectifs.

Meriem FRESSON

Secrétaire-rédactrice (Groupe Traces) ;
Diplômée d'un master en édition ;
Membre de l'Association Française de Haïku, passionnée de haïkus,
spécialiste du haïbun ;
Éditrice de la section haïbun à la revue en ligne 575
(<http://www.575haibun.org/>) ;
Invitée en 2011 au Camp Haïku de Baie-Comeau pour y présenter le
haïbun.

Olivier WALTER

Consultant en Psychologie et Professeur de Yoga.
Livres parus :
- *Perceptions*, poésie, la Bartavelle, 1994 ;
- *Une Arche sur l'Immortel*, poésie, la Bartavelle, 1996 ;
- *Sous l'écorce des mots*, poésie, Trigrammes, 2000 ;
- *Sur les traces de la Déesse*, essai, poésie, Altess, 2005 ;
- *Visages et métamorphoses d'Orphée*, récit, (ouvrage collectif),
Actes Sud, 2009 ;

- *Humus et leurs d'étoiles*, récits, haïku, essais, à paraître.
Participation à sept ou huit anthologies collectives de haïku.
Publications en revue de haïkus *Ploc* ; *Gong* ; *Casse-pieds*, etc.
Rédacteur de trois numéros annuels de la revue *Ploc*.

La création de l'A.F.A.H. permet au haïbun francophone d'exister officiellement et de bénéficier d'un cadre d'action élargi puisque *L'étroit chemin* devient une instance reconnue.

Ses objectifs sont d'abord de répondre à l'intérêt croissant des auteurs pour le haïbun et de nourrir cet intérêt ; de faire du haïbun une vraie priorité. Elle désire favoriser, grâce aux moyens offerts par la modernité, son expression et sa diffusion en langue française ainsi que la recherche, l'échange de points de vue et la réflexion autour de ce genre littéraire, tant dans la francophonie que dans la sphère internationale.

Pour ce faire, l'outil internet constitue déjà une aide précieuse. En outre, l'A.F.A.H. s'efforcera de faciliter les regroupements francophones et de se joindre à des manifestations locales ou hors-frontières.

Des rencontres et projets sont programmés ou à l'étude : leur détail pourra être consulté au fur et à mesure des décisions sur le site de l'A.F.A.H. :

<http://letroitchemin.wifeo.com/>

Le blog de Meriem Fresson apporte également de nombreuses informations (textes, auteurs, sites, blogs, références bibliographiques...) :

<http://www.575haibun.org/>

L'A.F.A.H. a déjà lancé deux **appels à haïbun** :

le premier, « **Portes et fenêtres** » et thème libre, donne lieu à la sélection de ce numéro ;

le second, « Le chemin » et thème libre, sous forme de concours dont l'échéance, fixée au 30 septembre, est repoussée au 5 octobre 2011 (voir section « Appels à textes »).

Si les conditions le permettent, elle souhaiterait éditer un recueil de haïbun tous les deux ans.

Le haïbun

Par Olivier Walter, août 2011

Si l'on débrouille l'écheveau des récits de Bashô, il apparaît que le maître du genre puisse servir d'exemple.

Ce poète montre une richesse de composition singulière dans ses haïbun et haïku, surtout à partir de la période du *Carnet de la hotte*, et plus encore dans les derniers en date, *La sente étroite du Bout-du-Monde* et le *Genjûan-Ki (L'Hermitage d'illusion)*.

Je tire donc plusieurs constantes de cette poétique. Celles-ci sont susceptibles d'être appliquées à tout sujet et thème du haïbun - voyage, nature, monde rural ou urbain, exil, amour, mort, transcendance, naturalisme, expressionisme, fiction, etc.

Un haïbun qui se tient ne se réduit pas à un récit auquel on juxtapose des haïku. La prose et le haïku forment un tout et ne se combinent pas isolément. Quoique relativement autonomes - ne sont-ils pas sensés être aboutis ? - ils n'en demeurent pas moins inséparables ! On y décèle une sorte de lien et d'interaction organique.

Le haïbun révèle un rapport d'analogie entre la prose et la poésie : continuum subtil et jeux de résonance imaginaire et sémantique entre l'un l'autre ; mouvements d'amplification qui vont crescendo et decrescendo. Nulle illustration, donc, de l'un par l'autre. Les images,

les idées, le rêve, les sensations et les sentiments s'agrègent par rapports de ressemblance qui existent entre les choses.

Outre une certaine stylisation qui épure le langage, s'il est vrai qu'il soit riche à la base, le haibun exige une sensibilité ténue à l'égard du langage... Il suppose, au-delà de toute sensiblerie stylistique et platitude de ton, un style clair et rythmé, à la fois évocateur et précis, que seule la présence du haïku ne saurait créer.

Au travers de la narration, le moindre événement est gage de poésie. On peut transposer le voyage et la geste érémitique de Bashô à une attitude intérieure qui consiste à vénérer chaque instant de rencontre - avec un caillou, une fleur, un cheval, un enfant, une femme ou... un flux psychique. L'atmosphère qui en résulte véhicule bien plus que nombres et figures ! Elle devient charme, grâce et sens cachés.

A l'instar du haïku, l'emploi du présent dans la prose est souvent plus vivant. Il est toutefois une manière d'évoquer une unité de temps qui embrasse paradoxalement passé, présent et futur : infuser, si j'ose dire, une dimension d'intemporalité dans le cœur et le cours des lignes. Le mythe au sens de *muthos* - avec sa charge entremêlée d'imaginaire, de réel et de surréal - la légende, l'eschatologique, le symbole, etc., nous y aident pour peu que nous sachions les semer comme si de rien n'était... Quand Bashô convoque plusieurs fois le soleil dans seulement deux ou trois pages, on a la sensation que l'astre guide le pas du voyageur et investit toute chose de sa lumière...

Autant dire que le haibun se prête à cette approche où s'enrichissent le cosmologique, l'universel et les menus détails de la vie quotidienne. On retrouve là sûrement en catimini la dialectique immutabilité impermanence.

Dès lors et tel un point infinitésimal, une trace « d'éternel présent » traverse une perception, un souvenir, une anticipation dans une trajectoire qui magnifie les mots et le style. Or, cette trajectoire semble dégagée du champ d'expérience qu'elle relate...

Ce n'est pas seulement une finesse des perceptions, des sensations, et la belle ordonnance d'une pensée complexe et des mots qui créent

le lien entre prose et haïku. C'est en amont le mystère et le sens aigu de l'analogie !

Et celle-ci, dans sa plénitude d'expression implicite suscite des rapports de convergence et de variations sans pareils. Elle finit par assembler les choses de structure semblable sur un même thème, ayant en chemin épuisé les cinq sens et leurs extensions pour mieux les renouveler. Elle se nomme alors homologie, mais peu importe son nom. Le parfum se répand... Et c'est cela la « saveur » ou « l'odeur » qui reste après la lecture d'un haïkun ou après contemplation de toute œuvre et objet d'art...

Au fur et à mesure de sa progression, la prose de Bashô devient de plus en plus dense et finement cousue, de plus en plus riche, soignée et longue... Le nombre de haïku par page s'étirole au profit de la narration. Pour autant, les tercets n'en sont que plus polis et saillants ; la prose plus complexe et limpide.

Et il y a dans cette prose très élaborée des accents qui confinent au style épique, comique et lyrique avec de petites pointes jansénistes. Cette pluralité harmonieuse est l'une des richesses de la sublimité du style ! Le maître-mot en est la pensée paradoxale avec ses nuances de ton. Elle rassemble et transmue le dissonant et l'hétérogène, et fait de la polyphonie du monde une unité poétique.

L'auteur s'abstiendra donc de l'exercice qui emprunterait au registre de l'oralité le familier et le prosaïque. Le style naïf requiert - telle l'improvisation au théâtre - une réelle maîtrise de l'écriture et le sens poétique...

Et sous peine de tomber dans le pathos, le galimatias ou la démagogie, il évitera de vouloir émouvoir le lecteur à tout prix. Il gagnerait à pénétrer plus avant son art et à développer une vision pénétrante : faire montre envers lui-même d'une saine « schizophrénie » afin d'éprouver et approfondir son art, y voir le tout ensemble, et être fidèle à sa vision initiale. C'est à ce stade qu'il prend le lecteur à témoin comme s'il conversait avec lui. C'est la juste distanciation, grave, ironique, amusée et... révérencieuse qui participe de la force d'évocation. Dans cet interface, la rencontre se fait ou pas, mais le

texte ou l'œuvre vivra par-delà les modes passagères, les consensus mous et les petits diktats de l'Inconscient collectif.

Enfin, la prose poétique éclot quand le Poète s'insinue dans le prosateur et le façonne plus entier qu'il n'était. C'est ainsi que retentit peut-être l'alchimie du verbe dans l'esprit et le cœur.

QU'EST-CE QU'UN HAÏBUN ?

Par Monique Mérabet, le 3 Avril 2011

Qu'est-ce qu'un haïbun ? Je recopie la question, la tourne et la retourne dans ma tête. Et me voilà dans la position inconfortable (très, très étroits les souliers !) du candidat qui va sûrement rater son admission.

Interrogation écrite. Mes idées s'envolent, laissant l'élève atterrée devant le gouffre de ses lacunes. Ben oui ! M'dame, j'avoue : je n'ai pas appris ma leçon, j'ai négligé l'étude des Grands Maîtres... Japonais, sûrement. Mais je me sens si éloignée de cette culture ! Pour les haïkus, déjà, ces histoires de *kigo* m'embarrassent énormément. Manœuvre dilatoire, les haïkus, ce n'est pas le sujet.

Une vague bribe de connaissance affleure à ma pensée : le haïbun est un récit de voyage mêlant prose et haïkus. C'est ça la réponse à donner ? Je suis perplexe...

Ah ! Je me rends compte que j'ai mal lu la question. Celle à laquelle je dois tenter de répondre c'est : « Qu'est-ce que le haïbun... **POUR VOUS ?** ». Et ce « pour vous », cela change tout.

Mon premier haïbun. Je n'avais retenu que le mélange prose-haïku. Voilà pour le contenant. Facile !

Quant au contenu, ma fantaisie et mon inculture m'ont baladée sur d'empiriques sentiers, pas si étroits que cela puisque j'ai écrit des

« haïbuns » mêlant pêle-mêle, récits psychologiques, récits intimes, récits de voyage (de balade), reportages événementiels, histoires de jardins, humour... j'ai concocté sans états d'âme *haï(nouvelle)bun*, *haï (conte)bun*, enfin toute création littéraire dans laquelle je pouvais fourrer quelques-uns de ces haïkus passionnément aimés.

Que faut-il retenir de toutes ces expérimentations ? Lesquelles peut-on vraiment qualifier de haïbuns ?

Qu'importe après tout ! Est-il nécessaire de donner une définition « universelle » au haïbun ? Les règles trop contraignantes nuisent à la spontanéité de la création et les « haïbunistes » ne manqueraient pas de se diviser en chapelles prônant chacune le véritable haïbun. Comme pour le haïku. Et comme pour le haïku aussi, il me semble plus intéressant de laisser libre cours à la créativité et à la sensibilité de chacun.

Maintenant, cela ne signifie pas que le genre haïbun est un fourre-tout et que « tout est bon »... pourvu qu'on accole un peu de prose et quelques tercets. Me voilà au seuil de la deuxième question : « Qu'est un haïbun **réussi**, pour vous ? Bon ! La deuxième question me paraît aussi ardue que la première.

Comme je n'ai pas vraiment répondu à la première question, je continue sur ma lancée. J'abandonne cependant mes imparfaites créations pour me pencher sur les (trop peu nombreuses) productions des autres et dire ce que j'ai plaisir à lire (notion très subjective du « réussi » !)

Pour moi, ce qui fait la qualité du haïbun, c'est l'agencement des différentes séquences haïkus/prose. Le récit en prose est essentiel : c'est lui qui donne corps à l'ensemble. J'aime bien qu'il y ait la progression d'une vraie histoire, (ou tout au moins un fil rouge) même s'il s'agit d'une relation de voyage. Cependant, la prose doit rester concise, tout en nouant une esquisse d'intrigue et en nous faisant part des sentiments de l'auteur.

Quant aux haïkus, ils arrivent en contrepoint, pour souligner les moments forts, pour les exprimer avec la densité si particulière au haïku. Sa brièveté introduit une plage de silence faisant appel à

l'interactivité du lecteur et lui permettant de mieux s'intégrer à l'histoire.

Cela dit, le haïku n'est pas un simple adjuvant, fabriqué uniquement pour la circonstance ; il doit garder le caractère intrinsèque d'un haïku, pouvoir être détaché et savouré seul. On peut d'ailleurs envisager l'écriture d'un haïbun en réunissant quelques authentiques haïkus et en construisant une histoire à partir d'eux.

La répartition équilibrée des deux genres est un gage de « réussite » et leur agencement harmonieux aussi : la lecture doit se poursuivre sans hiatus en passant du texte en prose au haïku. Mais là, cela rejoint bien sûr ce qu'on peut attendre de n'importe quel texte : c'est juste plus difficile à réaliser en mariant deux genres différents.

J'aime mieux qu'il y ait une alternance prose/haïku au lieu d'une accumulation des tercets à la fin.

Quant au nombre de haïkus à insérer, c'est une banalité de dire qu'il y a comme en tout une juste mesure à trouver. Un trop grand nombre de haïkus transformerait le haïbun en « suite » de haïkus et nuirait à la cohérence du récit. Mais une longue nouvelle avec un seul haïku ne me semble pas devoir entrer dans la catégorie haïbun... À moins que le texte ne comporte qu'une dizaine de lignes en prose : j'affectionne particulièrement ce type d'écrit que j'ai baptisé « haïbonsai ». Bref, tout est dans la proportion harmonieuse. Ah ! Je rêve d'un *haïbun d'or* !

Monique Mérabet

Professeur de mathématiques à la Réunion ;

Auteure de poésie, nouvelles et contes ;

Passionnée de formes courtes telles que le haïku et le haïbun ;

Dernières Publications :

L'arbre-Chanson, poésie, Surya éditions, 2010 (Prix Regards 2011) ;

Mésattente, poèmes, éd. Flammes vives, 2010 ;

L'île du non-retour, Surya éditions, 2010.

Autres participations

Plusieurs auteurs ont répondu à la question : Qu'est-ce qui, pour vous, fait la qualité d'un haïbun. Consulter le site de l'A.F.A.H. : (<http://letroitchemin.wifeo.com/haibun.php>)

Sélection haïbun

LA PEITE FENÊTRE DE BAZINCOURT

Par Monique Coudert

J'écris sur la vitre
Le mot liberté
En chinois

C'est samedi. Je m'ennuie. Je regarde par la fenêtre le pré carré de pelouse pelée devant l'entrée de l'hôpital. Je me dis que s'il y avait quelqu'un sur ce carré en train de regarder qui le regarde à la fenêtre, il pourrait me prendre, avec ma coque sur le dos, pour une grosse tortue, inquiète de l'état de la pelouse pour sa propre nourriture. De l'herbe au chou chinois il n'y a qu'un petit pas de tortue. Je pense au carré magique que le chinois Lo Chou a reçu de la tortue Yu et qui divisait le monde originel en neuf régions carrées. Je suis prisonnière d'un des carrés. Voilà pourquoi cela ne tourne pas rond !

Je suis le guetteur du printemps à la fenêtre. Je regarde le temps passer. Il passe. Quand j'en ai assez de regarder par la fenêtre, je me balade, de guingois, dans les couloirs avec ma gangue de pierre comme une tour de Pise, à la recherche d'un artiste capable de la redresser. Le docteur Duhêtre (qui n'est pas du bois dont on fait les flutes mais du bois dont on fait les béquilles) est persuadé que je suis soignée par X. et X. est persuadé que je suis soignée par Duhêtre. Je ne suis donc soignée par personne. Voilà une bonne chose. Je n'ai besoin que d'un bucheron musclé avec une scie pour scinder ma coque en deux. A la loterie des kinés j'ai gagné Andres, un petit espagnol muet et fluet. Pourra-t-il redresser mon gros tronc à la verticale ?

Dans l'immense salle de rééducation où chaque estropié porte un masque de douleur, ce n'est plus Pise, c'est Paris et sa cour des miracles. Qui a un pied cassé, qui a un bras en écharpe peut concourir au titre de miss estropiée 2010. Je crois avoir toutes mes chances. Je souris à mon petit kiné qui me donne un ballon. Dois-je apprendre à faire l'otarie pour le prochain spectacle de cirque ? Je dois faire, dit-il, le mouvement jusqu'au moment où apparaissent des « formos ». Je me demande bien ce que Formose vient faire dans cette galère. Remontée dans ma chambre, je lui tends un crayon pour qu'il m'écrive ce mot que, je ne comprends pas. Il dessine des petites bêtes qui ressemblent à des pattes de mouche. Bon sang, mais c'est bien sûr ! Il a dessiné des fourmis. Je dois donc arrêter le mouvement avant d'avoir des fourmis dans les jambes...

Parfum dans mon lit
J'ai tant marché en rêve
Dans les prés fleuris

Au petit matin j'ai l'impression que le ciel est criblé d'étoiles. Ce sont les gouttes de pluie qui scintillent sur ma fenêtre, sous les phares des veilleurs de nuit qui rentrent chez eux. C'est joli comme un feu d'artifice.

Il pleut. Tant d'eau dehors et plus une goutte dedans. Robinets à sec. Il y a une manif de fauteuils roulant devant la piscine vide. Je m'en moque, il y a plus de 100 jours que je n'ai pris ni douche ni bain. J'appréhende l'asphyxie du malheureux qui doit me déplâtrer. C'est Andres. Le jeune kiné n'a jamais manié la scie sauteuse. Je suis émue, à la pensée d'être encore la « première fois » d'un jeune homme. Je ne sais pas lequel des deux tremble le plus. L'odeur ne tue personne, la fenêtre du corset a permis une ventilation suffisante. Ma peau, là-dessous est un joli champ de pustules vertes mais je jouis sous le petit courant d'air délicieux qui se balade sur mon corps délivré. Ils ne m'ont pas laissé profiter longtemps de cette caresse éolienne. Bivalvé, le corset est aussitôt réadapté avec des bandes sur mon dos qui renâcle. D'amphore ambulante me voilà momie. Je remonte dans ma chambre.

Avec la nouvelle neige de janvier, j'avais un tableau de Vermeer à la fenêtre. Hélas je suis vite entrée dans le monde chaotique de Dürer en remettant les deux coques de mon corset. Je suis comme un tronc d'arbre que j'aurais creusé pour me cacher moi-même. Je retrouve la sensation qui m'avait ébahie lors de ma première apparition sur une scène à Nanterre. Dans l'obligation de jouer la morte dans les chroniques villageoises de Jouhandeau, il avait fallu, pendant les répétitions se contenter d'un banc de bois renversé pour simuler le cercueil. L'acteur jouant le fossoyeur amoureux devait essayer de m'y introduire. Le metteur en scène désirait que la morte résiste, à sa façon, à cet ultime embrassement. Je faisais ça trop bien. Le jeune acteur à bouts de nerfs m'introduisit de force dans le périmètre étroit et s'assit brutalement en vainqueur sur ma poitrine. On entendit un petit crac et un grand cri. Il venait de me casser une côte. Je n'ai pas pu jouer mon rôle le jour de la première. Ma carrière théâtrale était terminée.

On dirait que là, maintenant, je rejoue les répétitions où je les avais
laissées il y a quarante ans...
J'attends le printemps.



COUCHANT

Par Claire Gardien

ombres et lumières
sur les stèles - son âme
en balancelle

Est-elle encore ? Son index parcourt le marbre veiné de gris et de
blanc. Elle effleure un large ruisseau, tantôt sinueux... tantôt
placide... Un portique s'ouvre sur un dédale de portes et de fenêtres.

visionner ce que fut cet itinéraire de vie

Un bric-à-brac de poignées et de crémones se met en branle. Les
huisseries grincent. Des piques de fer transpercent ses ouïes. Malgré
tout, les flots ruissellent paisiblement dans les gargouilles en
surplomb des ouvertures.

errance de cumulo-nimbus
à l'aube des songes...

Elle sillonne le marbre, en contourne les rugosités, s'infiltré sous
l'arche du portique. Remonter le fil du temps...

... De son temps... Avec le stylet de ses souvenirs, pasticher les vitres en vitraux, ouvrir au heurtoir ce couloir brinquebalant de portes, ces fenêtres en trompe-l'œil.

Un chemin à épépinier à rebrousse-poil

Des bruits sourds, des cris. Le temps s'arrête. Dix-neuf cent quarante, le train bondé vers Paris, les filles chargées de sacs à dos bourrés de linge.

- « Les valises contre les vitres ! »

Le train déboûle sur la voie, les bombes s'abattent. Pis encore : sur le train belge dans sa course folle, juste derrière.

voie de garage -
la Mayenne une seule
terre promise ?

Mais les petites choses du quotidien ont aussi leur lot de magie. L'existence n'est pas qu'embûches et portes à contre-voie. Bon gré mal gré, les orangés de cet automne-ci lui rappellent ceux de Gauguin. Sous ses pieds, l'humus feutré de paroles en résonance et de sentiments à fleur de peau n'est-il pas sa terre de sienne ?

ce ciel si bleu... les paréos fleuris de Tahiti...

Un peu de brume au fond du cœur... Non, seuls l'écume des vagues et le vent du large des courtes vacances à Boulogne-sur-Mer pour les dix et huit ans des filles. Des jeux sur la plage, le souffle de la brise dans les raquettes.

parfum d'iode sur les lèvres

Rêver, fenêtres ouvertes... Des portes baillent sur des bribes de bonheur. Les parties de yo-yo dans le jardin. Soudain, dans le cours de la rivière, une pierre ; des fenêtres closes, ici et là, s'insurgent comme des butoirs et la laissent sans souffle, hébétée.

Vitry-sur-Seine
la Tante Marie court vers
le parachute blanc

Un soldat de la libération ! Dans le cerisier, le parachute recelait une dernière bombe ennemie...

glaner les épis de l'expérience et les transmettre

Les sillons de ce marbre dissimulent tant de souvenirs !
- « Vous les ouvrirez, chers enfants, à votre tour ».

fenêtre sur cour
les géraniums en fleurs
sur le muret

Cet automne est si beau que j'en fais un printemps et je nous revoie tous les quatre à l'exposition universelle de dix-neuf cent trente-sept. L'on arborait la mode de cet autre temps...

Mon chapeau à voilette... Et votre père, habillé en dandy. Et vous, Paule et Jeanne, dans vos robes fleuries... Et les bérets basques du Carreau du Temple...

en extase devant le pavillon russe

- « N'oubliez pas, je vous tiens pour témoins : de ces précieuses fenêtres, nourrissez les veines de votre propre porte »



FENÊTRE SUR MER

Par Alain Marsallon

Il habitait tout près de la gare maritime d'où lui venaient, parfois, des bruits étranges et forts.

Le vent, la pluie, la brume frappaient à sa fenêtre qu'il ouvrait volontiers pour laisser pénétrer ces messagers d'ouest.

Tapant au carreau
A perdre ses pétales
La rose des vents

Cette bouche de verre aux volets bleu d'azur lui parlait de la mer, des îles inexplorées, des quais vibrant de bruits où les cris des dockers tissaient en harmonie avec les goélands une étrange musique.

Le soir, lorsque les feux du port plaquaient l'ombre des grues aux murs de sa maison et faisaient scintiller les rails mangés de rouille, il entrouvrait sa porte sur la nuit à venir, sur les bruines tenaces et les tempêtes grises.

Laissant le vent jouer avec les vieux rideaux et les quelques papiers entassés çà et là, il attendait...

Il attendait que le passé frappe à son huis, qu'une grosse voix bourrue dans un grand bruit de botte lui lance depuis l'escalier :

« Capitaine ! Il faut partir...c'est un cargo...avarie de gouvernail... »

Ah ! Comme il aurait bondi alors, malgré ses rhumatismes et le poids de ses ans.

Hélas, rien ne venait, jamais, par cette fente obscure, sauf, parfois, le son rauque de la corne de brume ou les caresses molles d'une ventée d'automne.

Plus tard, il se levait, fermait porte et fenêtre et glissait dans son lit pour y rêver encore, plus fort et plus longtemps, En attendant que demain, peut-être, par la fenêtre ouverte...



PRINTEMPS POUR MON ÎLE

Par Monique MÉRABET

Ce Premier Mai,

Mon île,

J'écris pour oublier que tu n'as jamais été la vierge fiancée des rêves aventuriers, que tu n'as jamais respiré la naïve fraîcheur d'une fille-fleur. Que tu n'as jamais rosi d'émoi aux murmures d'amour d'un timide soupirant, arpégeant dans les palmes de tes palmistes et de tes fanjans.

Toi, l'immuable Dame verte et garance écrasée de soleil, épouse et femme féconde dès la première rencontre !

Toi, l'éternel été d'incandescence de cette Fournaise que tu as peine à dissimuler entre tes flancs meurtris !

Toi, la courtisane toujours parée, fard d'une bougainvillée, khôl d'une trouée de ciel clair, diadème des paille-en-queue couronnant tes pérennes appas !

Mon île, as-tu jamais songé à l'innocence d'un printemps ? au repos de la terre qui soupire d'aise sous son virginal manteau, aux friselis du ciel dans la froidure d'un hiver grisonnant, à la bise d'automne arrachant sans ménagement jusqu'au dernier de tes oripeaux, aux teintes attendrissantes des primevères étoilant le sol encore dénudé, aux jonquilles, narcisses et jacinthes pastellisant à profusion ?

N'as-tu jamais soupiré après ces douceurs interlopes qui n'atteignent pas tes rivages ?

Non, jamais tu ne comprendras ma nostalgie des jardins de Provence où je me languissais pourtant de tes charmes.

À vrai dire, je t'oubliais un peu, communiant à l'unisson de l'étrangère nature - exotisme à rebours - qui m'aguichait des effluves renouvelés de thym et de lavande, des bouquets de porcelaine des vergers renaissants et du ballet chatoyant des abeilles réveillées.

Et l'amour des coquelicots.

Le coquelicot
ne vient pas en mon jardin -
faut-il l'oublier ?

Alors, parfois, je t'invente un printemps de verroterie, des saisons d'importation qui tournent leur manège sur mon calendrier à contre-courant !

Tu n'aimes pas que je te rappelle que tu n'es qu'une île de cailloux et de sable, que je souligne ces failles à ton désir effréné d'universalité, cette incapacité à rassembler en ton seul giron tous les rythmes dissonants du temps.

Tu ressens comme une tare ces crépuscules trop courts, ce rationnement de tes heures d'ensoleillement, ces freins à ton plaisir d'apprivoiser tout ce qui respire au monde.

Toi, tu voudrais réunir la fertile chaleur des tropiques et le soleil de minuit, les fruits de pourpre sucrée et le trésor délicat des fleurs de la neige ; tu voudrais offrir encore plus, encore mieux que la foisonnante splendeur de tes jardins créoles.

Par la fenêtre
le flamboyant - la neige
sur le calendrier

Allons, sèche les larmes qui perlent aux nuages roses de tes suaves couchants.

Je t'aime comme tu es !

Je t'aime pour l'irrévérencieuse malice avec laquelle tu traites la rigueur des chorégraphies du temps...

Toi, la maraîchère inspirée des contre-saison, l'espiègle ballerine qui profite d'une sécheresse prolongée ou d'un cyclone tardif pour te livrer à l'improvisation de libres figures : insolite pas de deux des orchidées de novembre et des flamboyants du Jour de l'An fleurissant un avril surpris de telles attentions, acrobaties des fruits à pain qui étirent leur crâne de marqueterie en vertu d'on ne sait quelle attraction.

Et ce muguet pays qui fait tintinnabuler ses clochettes secrètes pour un Premier Mai habitué à d'autres porte-bonheur par procuration.

Premier Mai d'ici

sans muguet - deux fleurs de plus

à l'orchidée blanche

Coup de cœur

Printemps pour mon île de Monique MÉRABET

Par Gérard Dumon

J'ai tout de suite été séduit par cette franche simplicité dans la mise en scène de « Printemps pour mon île ». La première lecture me procura effectivement le même plaisir que j'éprouve à chaque

fois, devant une toile du douanier Rousseau. Luxuriance et mystère d'une végétation qui vient réveiller en chacun de nous le mythe d'une île lointaine ?

Mais ne nous y trompons pas, nous ne sommes plus ici dans cet imaginaire qui fait dire à Michel Tournier « aborder une île, c'est accoster dans l'utopie ». Le haïbun est bien ancré dans cette île, dont la beauté et la force s'expriment dans les tourments de son relief et de son climat. La prose en épouse bien toutes les singularités. Nous sommes plutôt ici dans une histoire d'amour, entre l'auteur (re) et l'île, son île (apparemment située sous les tropiques). J'aime ces sentiments colorés qui se déclarent pour un coin de terre, entre ciel et océan, loin de tout ethnocentrisme. Un poème amoureux, qui dans le tutoiement propose de partager à sa manière les émotions que procurent d'autres beautés inconnues, moins insulaires. Une sorte de renversement du mythe, que je ressens tout à fait, pour ma part, dans les haïkus dont le nombre et la forme équilibrent bien l'ensemble du texte. Un coup de cœur, qui me donnerait presque l'envie d'aller voir...

Camp haïku de Baie-Comeau - Québec

Par Meriem Fresson

La Côte-Nord au bout du chemin

Trois pulls bien chauds pour affronter le froid polaire, quelques kilos de livres et de bonnes chaussures bien calés dans ma valise, j'ai pris début juillet le chemin du Québec pour me rendre au Camp haïku de Baie-Comeau, sur la Côte-Nord du fleuve Saint-Laurent. Les trente degrés qui m'attendaient à mon arrivée à Québec ont eu raison de quelques préjugés et les moustiques m'ont fait regretter de ne pas m'être munie de citronnelle, mais la chaleur de l'accueil des haïjins était, elle, bien conforme aux récits colportés par chez nous. C'est donc en chemisette légère et en excellente compagnie que j'ai emprunté la route bordée d'épinettes qui longe le fleuve pour venir parler haïbun à Baie-Comeau.

Depuis sept ans déjà le camp littéraire qui s'y tient propose à ses participants d'horizons divers de découvrir ou d'approfondir la pratique du haïku. Pendant quatre jours, habitués et nouveaux venus apprennent, écrivent seuls puis travaillent en groupes et échangent dans une ambiance très conviviale. Le thème principal choisi change chaque année afin que les multiples composantes du haïku et des formes qui lui sont reliées puissent être abordées. Cette année, c'est donc le haïbun qui a fait son entrée dans la programmation.



Parmi les participants, certains avaient simplement déjà entendu le mot, d'autres avaient écrit quelques haïbuns, parfois sans en connaître le nom ou l'histoire, d'autres enfin projetaient une publication imminente de leurs textes, mais tous partageaient une curiosité pour ce genre.

Les objectifs proposés pour la formation étaient tant de découvrir ou de mieux connaître cette forme que d'apporter un nouvel éclairage sur l'écriture de chacun, qu'elle soit en prose ou en poésies. Pratiqué depuis peu en français, le haïbun est un genre dont les règles sont moins clairement définies que celles du haïku. C'est pourquoi j'ai adopté une démarche participative visant à ce que les membres du groupe puissent arriver en fin de session à formuler leur propre définition du haïbun. Les expériences et choix d'écritures variés au sein du groupe ont donné lieu à de riches questionnements et débats sur des sujets comme : « le haïbun doit-il raconter une histoire suivant un fil conducteur linéaire ? », « quels sont les préjugés sur la



prose et la poésie ?», « un haïbun sans haïku est-il envisageable ? », « les romans de Maxence Ferminé ou de Jack Kerouac sont-ils des haïbuns ? »...

Nous avons à cette fin abordé dans un premier lieu l'évolution du genre depuis ses origines jusqu'à sa forme contemporaine et la question du mélange tanka/prose, le tanka étant pratiqué par quelques personnes du groupe. Puis nous nous sommes intéressés à ce qu'est un genre, à son utilité et à celle de lui donner un nom, avant de comparer le haïbun à d'autres formes courtes en prose et en poésie (ou encore mêlant les deux éléments) pour définir les contours du genre. Enfin nous avons exploré la nature de la prose ainsi que de la poésie qui le constituent et les différents types de liens qui pouvaient unir les deux éléments du haïbun.

Des exercices d'écriture pour les volontaires s'en sont suivis, au cours desquels nous avons pu apprécier les difficultés rencontrées et les possibilités qu'offre le haïbun, ce magnifique espace de liberté

créatrice qu'ouvre une forme à construire. Nul doute que vous lirez bientôt les haïbuns de quelques-uns des auteurs réunis pour ce camp, autour de ce feu commun, et verrez leurs plumes chatoyer chacune à sa manière à sa lueur !

Annonces

Appel à textes

5 octobre 2011

Pour le N° 2 de *L'Écho de l'étroit chemin*, la date d'échéance du concours ayant pour thème « Le chemin » (éventuellement « thème libre ») et initialement fixée au 30 septembre, bénéficie de quelques jours supplémentaires : elle **est repoussée au 5 octobre 2011**. Un seul haïbun inédit par personne de deux pages au moins, présenté au format Word, caractères Arial ou Times New Roman, taille 12. À adresser à danhaibunCHEZyahoo.fr (CHEZ pour @)

31 décembre 2011

Pour le N° 3 de *L'Écho de l'étroit chemin*, un haïbun inédit par personne sur le thème « **Avant la pluie** » (ou un thème libre). Un seul haïbun inédit par personne de deux pages au moins, présenté au format Word, caractères Arial ou Times New Roman, taille 12. À adresser à danhaibunCHEZyahoo.fr (CHEZ pour @)

31 janvier 2012

Concours L'iroli du haïbun et de la micronouvelle.

Règlement complet à l'adresse suivante : <http://www.editions-liroli.net/concours.htm>

Rencontres

Fin 2011 (date exacte à fixer)

Clermont-Ferrand, au café japonais, sur invitation de Martine Brugière, en présence de Maïko : *Etude comparée haïbun francophone et haïbun japonais.*

Printemps 2012 (le lieu exact, la date et le contenu seront précisés ultérieurement)

À Paris : une journée consacrée au haïbun.

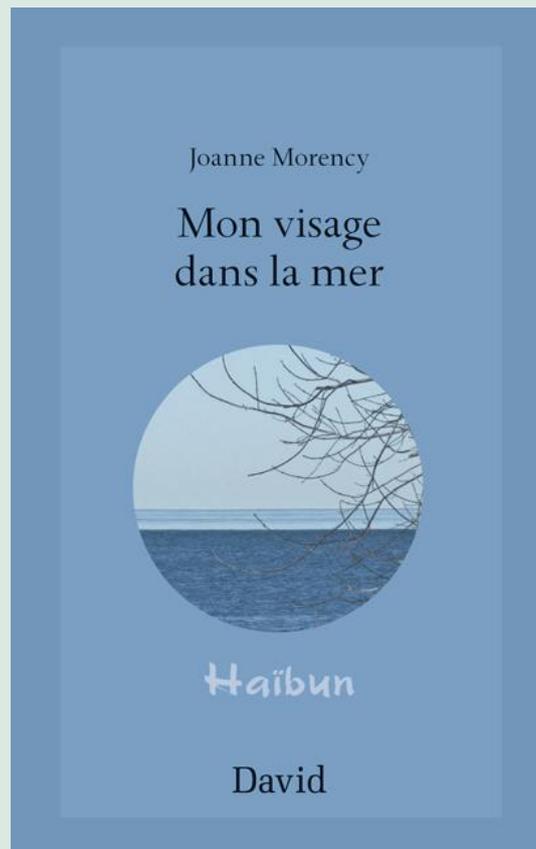
22 octobre 2012

Martigues (Provence), sur invitation de Martine Gonfalone-Modigliani, Présidente de l'AFH, au festival de l'AFH 2012 : *Le haïbun francophone aujourd'hui.*

À paraître

Mon visage dans la mer, de Joanne Morency, Collection Voix Intérieures aux éditions David, Québec, octobre 2011. En librairie dès le 5 octobre.

« *Ce qui aurait pu être un énième hymne à la lenteur et au silence devient plutôt une immersion dans une atmosphère où lenteur et silence s'expriment directement.* » Meriem Fresson, extrait de la préface à l'ouvrage *Mon visage dans la mer.*



CHOU HIBOU HAÏKU : Guide de haïku à l'école et ailleurs, collectif sous la direction de Jean Antonini, Editions Alter-éditions. Lancement le 22 octobre 2011 à Lyon ; ISBN 978-2-84301-331-7 ; 13 euros.

Des conseils pratiques et des éléments pour l'apprentissage du haïku à l'école ou en atelier... Des genres, formes et activités associés au haïku : un des chapitres, présenté par Meriem Fresson, est notamment consacré au haïbun.

CHOU HIBOU HAIKU



Guide de haïku à l'école et ailleurs

COLLECTIF

Sous la direction de

Jean Antonini



Aster Editions

BULLETIN D'ADHÉSION À L'A.F.A.H.

NOM / PRÉNOM : -----

ADRESSE : -----

PAYS : -----

TÉLÉPHONE : -----

E-MAIL : -----

* TARIF ANNUEL : 10 €

* À régler par chèque libellé à l'ordre de Gérard DUMON, trésorier de l'A.F.A.H.
Et à adresser à Gérard DUMON - 14, rue du Gén. SARRAIL - 17450 FOURAS-
FRANCE.